

## IV

### LES POSSÉDÉS PARMIS LES LILAS



## I

– S’ouvrit la fleur de la distance. Je veux que tu regardes par la fenêtre et que tu me dises ce que tu verras, gestes inachevés, objets illusoires, formes inabouties... Comme si tu t’étais préparée depuis l’enfance, approche-toi de la fenêtre.

– Un café plein de chaises vides, illuminé jusqu’à l’exaspération, la nuit en forme d’absence, le ciel comme d’une matière détériorée, des gouttes d’eau sur une fenêtre, quelqu’un passe que je n’ai jamais vu, que je ne verrai jamais...

– Qu’ai-je fait du don du regard ?

– Une lampe trop intense, une porte ouverte, quelqu’un fume dans l’ombre, le tronc et le feuillage d’un arbre, un chien se traîne, un couple d’amoureux se promène lentement sous la pluie, un journal dans un fossé, un enfant qui siffle...

– Continue.

– (*Sur un ton vengeur*). Une équilibriste naine se jette à l'épaule un sac d'os et avance sur le fil les yeux fermés.

– Non!

– Elle est nue mais porte un chapeau, elle a des poils de partout et elle est de couleur grise de sorte qu'avec ses cheveux roux on dirait la cheminée de la mise en scène théâtrale d'un théâtre pour fous. Un gnome édenté la poursuit en mâchant les paillettes...

– Assez, je t'en prie.

– (*D'un ton las*). Une femme crie, un enfant pleure. Des silhouettes guettent depuis leurs tanières. Un voyageur est passé. Une porte s'est fermée.

## II

Si je voyais un chien mort je mourrais de solitude en pensant aux caresses qu'il a reçues. Les chiens sont comme la mort : ils veulent des os. Les chiens mangent des os. Quant à la mort, sans doute s'amuse-t-elle à les tailler en forme de porte-plumes, de petites cuillères, de coupe-papier, de fourchettes, de cendriers. Oui,

la mort taille des os tandis que le silence est d'or et la parole d'argent. Oui, l'ennui de la vie c'est qu'elle n'est pas ce que nous croyons mais pas le contraire non plus.

Restes. Pour nous restent les os des animaux et des hommes. Là où un jour un garçon et une fille ont fait l'amour, il y a des cendres, des taches de sang, des petits morceaux d'ongles, des boucles de poils pubiens, une bougie pliée qu'ils utilisèrent à des fins obscures, des taches de sperme sur la boue, des têtes de coq, une maison détruite dessinée dans le sable, des bouts de papiers parfumés qui furent des lettres d'amour, la boule de cristal brisée d'une voyante, des lilas fanés, des têtes coupées sur des oreillers comme des âmes impuissantes entre les asphodèles, des planches craquelées, de vieux souliers, des robes dans la fange, des chats malades, des yeux incrustés dans une main qui glisse vers le silence, des mains baguées, une écume noire qui éclabousse un miroir qui ne reflète rien, une fillette qui en dormant étouffe sa colombe préférée, des pépites d'or noir sonores comme des gitans en deuil jouant de leurs violons au bord de la mer Morte, un cœur qui bat pour donner le change, une rose qui s'ouvre pour trahir, un enfant qui pleure face à un corbeau qui croasse, et l'inspiratrice se masque pour exécuter une mélodie que nul ne comprend sous une pluie qui apaise mon mal. Nul ne

nous entend, c'est pourquoi nous faisons des prières, mais regarde ! Voilà le gitan le plus jeune qui décapite de ses yeux de scie la fillette à la colombe.

### III

Des voix, des rumeurs, des ombres, des chants de noyés : je ne sais si ce sont des signes ou une torture. Quelqu'un dans le jardin suspend le passage du temps. Et les créatures de l'automne abandonnées au silence.

J'étais prédestinée à nommer les choses avec des noms essentiels. Je n'existe plus et je le sais ; ce que je ne sais pas c'est qui vit à ma place. Je perds la raison si je parle, je perds mes années si je me tais. Un vent violent a tout emporté. Et n'avoir pu parler pour tous ceux qui ont oublié le chant.

### IV

Un jour, peut-être, trouverons-nous refuge dans la réalité véritable. En attendant, puis-je dire jusqu'à quel point je suis contre ?

Je te parle de solitude mortelle. Il y a de la colère dans le destin parce que s'approche, parmi les sables et les pierres, le loup gris. Et alors ? Parce qu'il brisera toutes les portes, parce qu'il jettera les morts pour qu'ils dévorent les vivants, pour qu'il n'y ait que des morts et que les vivants disparaissent. N'aie pas peur du loup gris. Je l'ai nommé pour vérifier qu'il existe et parce qu'il y a une volupté inexprimable dans le fait de vérifier.

Les mots auraient pu me sauver, mais je suis bien trop vivante. Non, je ne veux pas chanter la mort. Ma mort... le loup gris... la tueuse venue du lointain... N'y a-t-il âme qui vive dans la ville ? Parce que vous êtes morts. Et quelle attente peut se changer en espérance si vous êtes tous morts ? Et quand viendra ce que nous attendons ? Quand cesserons-nous de fuir ? Quand tout cela arrivera-t-il ? Oui quand ? Où ça ? Comment ? Combien ? Pourquoi ? Et pour qui ?



PORTRAIT APPROXIMATIF  
D'ALEJANDRA PIZARNIK  
par LILIANE GIRAUDON



ALEJANDRA PIZARNIK c'est-à-dire Flora Alejandra Pizarnik naît le 29 avril 1936 à Buenos Aires sous le signe du Taureau. ALEJANDRA PIZARNIK née dans une famille juive très récemment émigrée de Galicie. « Par mon sang juif je suis une exilée. Par mon lieu de naissance je suis à peine argentine (le côté argentin est irréel et diffus). Je n'ai pas de patrie... ». Flora Alejandra Pizarnik effacée par ALEJANDRA PIZARNIK qui renie son premier livre de poèmes et décide de renaître en ALEJANDRA PIZARNIK. « Cela donne envie de se suicider avec une moitié de corps pour voir l'autre moitié et en jouir ». Dans le livre écarté par ALEJANDRA PIZARNIK le vers programmatique de l'existence chaotique d'ALEJANDRA PIZARNIK : « Que vais-je faire de la peur ? » ALEJANDRA PIZARNIK et les livres. ALEJANDRA PIZARNIK dévoreuse de livres « Cigarettes, cafés, alcool, et enfermement dans ma chambre remplie de livres à ras bord. » ALEJANDRA PIZARNIK et Dostoïevski. ALEJANDRA PIZARNIK dévorant Rimbaud, Artaud, Pierre Jean Jouve et Sade et Proust.

ALEJANDRA PIZARNIK et la langue française. Le français d'ALEJANDRA PIZARNIK dans la bouche d'ALEJANDRA PIZARNIK et dans les lettres d'ALEJANDRA PIZARNIK. Le français dans l'espagnol des poèmes d'ALEJANDRA PIZARNIK. ALEJANDRA PIZARNIK traductrice de poètes français. ALEJANDRA PIZARNIK à vingt ans. Elle naît avec le premier titre de sa bibliographie vivante « À présent/la jeune fille trouve la musique de l'infini/et brise le mur de la poésie ». ALEJANDRA PIZARNIK au pied d'un mur. ALEJANDRA PIZARNIK un 24 septembre à Buenos Aires, fumant, repliée dans sa chambre. ALEJANDRA PIZARNIK et la langue yiddish. ALEJANDRA PIZARNIK facétieuse, refaisant en l'aggravant l'accent yiddish de sa mère dans l'espagnol argentin de sa mère. ALEJANDRA PIZARNIK en larmes et murmurant un poème de Vallejo qui l'étranglait « parce qu'on me dit que c'est la fièvre du vingtième siècle... parce que moi Alejandra-femme-angoissée, je n'ai pas su être courageuse et naître sans cette vapeur bleue qu'on appelle oxygène. Voilà pourquoi je pleure et j'écris ma petite page journalière et je l'embellis avec de petits dessins (rien de bien méritoire je sais) ». Les dessins d'ALEJANDRA PIZARNIK. Comme Kafka (qui est sur sa table de chevet et dont elle annote le journal) ALEJANDRA PIZARNIK dessine. ALEJANDRA PIZARNIK et Jérôme Bosch et Paul Klee et Max Ernst.

ALEJANDRA PIZARNIK à la galerie « l'Atelier » de Buenos Aires. Le chevalet d'ALEJANDRA PIZARNIK « chercher mes mots implique une tension qui n'existe pas quand on peint ». ALEJANDRA PIZARNIK et la ligne. ALEJANDRA PIZARNIK et la couleur. ALEJANDRA PIZARNIK et la belle allégresse animale. ALEJANDRA PIZARNIK et les fleurs. ALEJANDRA PIZARNIK et le lilas. L'odeur du lilas dans la couleur du lilas, *fleur de la distance* chez ALEJANDRA PIZARNIK. ALEJANDRA PIZARNIK et le jaune. ALEJANDRA PIZARNIK et le soleil comme un animal trop jaune. ALEJANDRA PIZARNIK et les violettes « les violettes mes sœurs qui avec leur forme mélancolique embellissent le recoin le plus bête ». ALEJANDRA PIZARNIK et le jaune et le bleu « des fleurs jaunes constellent un cercle de terre bleue ». ALEJANDRA PIZARNIK et le rouge « des dames vêtues de rouge et tapies comme fœtus de scorpion ». ALEJANDRA PIZARNIK et les douleurs fantômes « Quand je pense à Buenos Aires je respire mal, j'ai des vertiges ». ALEJANDRA PIZARNIK faisant de son corps le corps du poème. ALEJANDRA PIZARNIK et la douleur dans les os. ALEJANDRA PIZARNIK et le langage broyé à coups de pelle. Le souffle d'ALEJANDRA PIZARNIK dans la coupe des poèmes d'ALEJANDRA PIZARNIK. ALEJANDRA PIZARNIK asthmatique. ALEJANDRA PIZARNIK et